



Marguerite-Marie Alacoque et Julienne de Cornillon Deux saintes, à la source de deux fêtes du Christ

Jean-Pierre Delville, évêque de Liège

En ces fêtes jubilaires des 350 ans des apparitions du Christ offrant son sacré cœur à sainte Marguerite Marie Alacoque (12-17 octobre 2024), je suis heureux de présider ce jubilé, en tant qu'évêque de Liège, et de fêter cet événement significatif pour notre Église et notre foi. À cette occasion, je voudrais mettre en parallèle sainte Marguerite Marie Alacoque (1647-1690), du diocèse de Mâcon, avec sainte Julienne de Cornillon (1192-1258), du diocèse de Liège. Certes les contextes sont différents mais toutes les deux se rejoignent dans un même désir d'union au Christ, une même sensibilité à la souffrance de l'humanité, une même mission de promouvoir une fête dans l'Église, en l'honneur du Christ : la Fête-Dieu ou fête du Saint-Sacrement du Corps et du Sang du Christ, pour Julienne ; la fête du Sacré Cœur, pour Marguerite Marie Alacoque. Pour faire ce parallèle, je vais suivre l'ordre des trois apparitions du Christ à Marguerite Marie Alacoque. J'essaierai d'actualiser chacune de ces trois étapes.

L'Église au 13^e et au 17^e siècle

Mais d'abord, évoquons en quelques mots les deux époques qui nous intéressent : le 13^e siècle pour Julienne de Cornillon et le 17^e siècle pour Marguerite Marie Alacoque. Le 13^e s. est un grand siècle de renouveau dans l'Église : c'est l'époque du concile de Latran IV (1215), qui réforme l'Église et instaure partout un réseau de paroisses, pour favoriser la distribution des sacrements ; l'époque de saint François d'Assise (1181-1226) et des franciscains, ainsi que de sainte Claire d'Assise (1194-1253), qui est la contemporaine de Julienne ; c'est l'époque de saint Dominique (1170-1211) et des dominicains ; c'est le siècle des cathédrales gothiques comme Notre-Dame de Paris ; c'est l'époque de la piété féminine, incarnée par les béguines et de nouvelles congrégations comme les cisterciennes. C'est aussi l'époque de l'hérésie cathare ou albigeoise. C'est le développement des universités avec des théologiens comme saint Thomas d'Aquin. On redécouvre aussi l'humanité du Christ grâce à tous les témoignages des croisés qui reviennent de Terre sainte.

Le 17^e siècle voit l'éclosion de nouvelles formes de piété suite à la réforme catholique qui a suivi le Concile de Trente (1545-1563). Celui-ci a répondu aux défis de Luther et du protestantisme, qui insiste sur la grâce, en ayant une vision pessimiste de l'être humain ; ces idées seront reprises par les jansénistes à l'intérieur de l'Église catholique. Le catholicisme insiste plus sur la liberté, dans la ligne de l'humanisme optimiste d'Érasme. Dans cette ligne naissent de nouvelles congrégations telles que les jésuites fondés par saint Ignace, les carmélites réformées par sainte Thérèse, les visitandines fondées par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal. Ces nouveaux ordres donnent beaucoup de place à l'individu dans la communauté. L'être humain est placé au centre de l'intérêt ; la piété devient personnelle, c'est ce qu'on appelle la *Devotio moderna*, avec le bienheureux Jean Ruysbroeck (1293-1381). L'attitude de Marguerite Marie Alacoque est typique de cette dévotion qui accorde beaucoup de place à la sensibilité de l'individu.

Julienne de Cornillon (1192-1258)

Julienne est née en 1192 à Retinne, village situé à 12 km à l'est de Liège, en Belgique, dans une famille fortunée¹. À l'âge de cinq ans, elle est orpheline ; elle est placée par la famille à la léproserie de Cornillon, aux portes de la ville de Liège, pour y être élevées par les religieuses, à qui elles apportent aussi tout leur patrimoine. La léproserie est connue par un règlement de 1176 établi par les bourgeois de Liège, qui en supervisaient le fonctionnement. Julienne est confiée à sœur Sapience, qui la fait travailler à la ferme, mais lui apprend aussi à lire ; Julienne connaît bientôt le psautier par cœur ; adolescente, elle lit l'Écriture en français et en latin, ainsi que des œuvres de S. Augustin et de S. Bernard ; elle bénéficie en somme d'une scolarité exceptionnelle pour les jeunes filles de son époque. Elle manifeste très vite un goût profond pour la liturgie et, spécialement, pour l'eucharistie. Elle goûtait une douceur particulière au moment de la consécration. Dès sa jeunesse, autour de 1210, elle a des visions, mais elle restera vingt ans sans en parler. Sans cesse, elle voyait le disque de la lune avec une fraction manquante. À force de prières, elle comprend qu'il s'agit de l'Église à qui il manque une fête, en l'honneur du sacrement du corps et du sang du Christ. Elle fait alors connaissance d'une jeune fille, Ève, qui deviendra sa plus grande amie. Elle l'affermite dans sa vocation de recluse et lui promet de la visiter régulièrement à sa recluserie de la collégiale S.-Martin à Liège. Ève sera la première à entrer dans les confidences de Julienne au sujet de ses visions et de son projet de fête et elle écrira plus tard la vie de sainte Julienne, dont le texte en langue romane sera utilisé comme base d'une « *Vita* », d'auteur anonyme écrite en latin vers 1263. Grâce à Ève, Julienne peut entrer en contact avec un clergé influent et révéler ses visions. Elle en parle autour de 1230 à Jean de Lausanne, chanoine de S.-Martin, qui consulte les professeurs dominicains de Liège. Elle s'associe à un jeune clerc de Cornillon, Jean, afin de composer un office liturgique complet pour la solennité envisagée. Ce travail est accompli avant 1242 ; cet office liturgique restera en usage dans certaines églises du diocèse de Liège jusqu'au xvi^e siècle. Vers 1238 sont consultés Hugues de S.-Cher, provincial des dominicains, et Guyard de Laon, évêque de Cambrai. Leur avis est favorable, mais beaucoup d'autres s'opposent au projet, considérant la fête comme superflue. L'idée d'une fête nouvelle faisait son chemin. Jacques Pantaléon de Troyes, futur pape Urbain IV, archidiacre de Campine (au diocèse de Liège) de 1241 à 1248, donne un avis favorable. Fin 1244, l'évêque Robert de Thourotte confie à Julienne qu'il est lui-même convaincu. Après avoir assisté au 1^{er} concile œcuménique de Lyon (juin-juillet 1245), où il a pu rencontrer Hugues de S.-Cher, devenu cardinal, l'évêque revient à Liège. En 1246, il publie un mandement pour instituer la Fête du Saint-Sacrement du Corps et du Sang du Christ le jeudi de l'Octave de la Trinité pour toutes les églises du diocèse de Liège. Il avance quatre raisons à cette célébration : exalter l'eucharistie comme renouvellement de la présence du Christ, comme arme contre les hérétiques, comme célébration du Saint des saints et en réparation aux irrévérences commises à son égard. Cependant l'évêque n'aura pas le temps de promulguer dignement ces directives en synode. Il devra se contenter de faire réaliser une vingtaine de copies de l'office. Sa santé décline. Il devient gravement

¹ *Vita venerabilis Julianae de Cornelion*, dans *Acta sanctorum*, avril, I, 1675, p. 437-77. Édition critique et traduction française par Jean-Pierre DELVILLE, dans *Fête-Dieu, (1246-1996)*, 2. *Vie de Ste Julienne de Cornillon, Liège 12-14 septembre 1996*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'études médiévales, 1999 ; Jean-Pierre DELVILLE, *Julienne de Cornillon (1191-1258)*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XXV, c. 545-553, Paris, 2002.

malade alors qu'il est de passage à Fosses. Il demande alors qu'on célèbre l'office en sa présence et rend l'âme le 16 octobre 1246.

Au cours des années 1230 Julienne avait été nommée prieure de la léproserie de Cornillon : elle essaya de renforcer la discipline des sœurs et accentua la dimension religieuse de la maison, ce qui lui vaudra quelques solides inimitiés. Le successeur de Robert de Thourotte, Henri de Gueldre, a de tout autres préoccupations. Soucieux de succès militaires, il désire entrer dans les bonnes grâces des bourgeois. Les mécontents de Cornillon, profitant des circonstances, se révoltent contre Julienne, rappellent de Huy l'ancien prieur et suscitent un assaut des Liégeois contre l'oratoire de Julienne. Julienne se décide alors à partir en exil. Après différentes étapes, elle est accueillie à l'abbaye des cisterciennes de Salzinnes près de Namur. Suite aux troubles sociaux à Namur, Julienne quitte Salzinnes (1256) et est accueillie à Fosses par le chanoine-chantre dans une recluserie. Elle meurt, suite à une maladie de la gorge, le 5 avril 1258, le vendredi de la semaine après Pâques. Julienne n'assistera pas à l'extension de la fête du S.-Sacrement, décidée par Urbain IV le 11 août 1264 et officialisée par la bulle *Transiturus*. Le pape y rappelle la révélation dont cette célébration avait fait l'objet et dont il avait eu connaissance autrefois. Il écrit à l'évêque de Liège le 7 septembre et à Ève, le 8. Il demande à saint Thomas d'Aquin d'écrire un nouvel office liturgique pour cette célébration ; c'est de là que sont ici les chants du « Lauda Sion » et du « Pange lingua », qui se conclut par les strophes du « Tantum ergo sacramentum ». Vénérée à l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville dans l'autel des saints dès sa mort en 1258, elle bénéficie d'un culte local. Elle est reconnue comme bienheureuse en 1869 par la Congrégation des rites à Rome et son culte est accordé à tous les diocèses qui en font la demande.

Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690)

Marguerite-Marie est née le 22 juillet 1647 à Lautecour en Bourgogne dans la famille Alacoque, qui compta sept enfants. Dès l'âge de quatre ans, assistant à la messe, elle fait vœu de chasteté. En 1664, son père décède et la famille est mise dans une situation de grande précarité. Elle est malade pendant quatre ans. En 1671, elle entre chez les visitandines de Paray-le-Monial. Elle est favorisée d'états exceptionnels d'oraison et de visions. Pendant dix-neuf ans de vie religieuse elle allie la vie de prière communautaire avec les visions privées, centrées sur Jésus qui lui offre son cœur et lui manifeste son amour pour l'humanité. Elle vit cela au milieu de douleurs physiques et psychiques, dues aux critiques de l'entourage. Cependant la visite du père jésuite Claude de la Colombière à la communauté des visitandines de Paray en 1675 permet à Marguerite-Marie de trouver la consolation et contribue à rassurer la communauté. Elle propage chez ses consœurs la dévotion au cœur du Christ et la promeut dans l'Église. C'est ainsi que dès 1688, la fête du Sacré-Cœur est célébrée pour la première fois à Paray-le-Monial. À la demande du Père de la Colombière, elle écrit son autobiographie spirituelle². Sa vie est aussi connue par de nombreuses lettres. Elle décède en 1690. La population locale la proclame sainte. Une biographie est publiée peu après sa mort par le P. Croiset. Le culte du Sacré Cœur est diffusé par les évêques locaux et par la Compagnie de Jésus. Marguerite-Marie est béatifiée en

² *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque tirée textuellement d'un manuscrit écrit par elle-même*, dans *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, t. second, Paris, 1876, p. 337-430.

1824 et canonisée en 1920. En 1858, le pape Pie IX ordonne que la fête du Sacré Cœur soit célébrée dans le monde entier. Le culte du Sacré-Cœur se répand très vite, plusieurs basiliques et églises lui sont dédiées, plusieurs congrégations naissent, beaucoup de familles se consacrent au Sacré-Cœur... Le 31 mai 1992, Jean Paul II canonise aussi le père Claude de La Colombière. Le pape François publie, ce 24 octobre 2024, une encyclique consacrée au Sacré Cœur, sous le titre « *Dilexit nos* » (« *Il nous a aimés* »), à l'occasion des 350 ans des apparitions du Sacré Cœur à Marguerite Marie.

1.1. Le désir de communion au Christ chez Marguerite-Marie

La première grande apparition du Seigneur à Marguerite-Marie se passe lors de la fête de saint Jean l'évangéliste, le 27 décembre 1673. Cette apparition est inspirée par l'épisode célèbre décrit dans l'évangile de Jean, dans lequel le disciple bien-aimé, lors du dernier repas des disciples avec Jésus, repose sa tête sur la poitrine du Christ : « L'un des disciples était couché sur le sein de Jésus, celui que Jésus affectionnait³ » (Jn 13,23). Marguerite-Marie s'identifie à ce disciple : elle voit qu'elle repose sur le Cœur du Seigneur dans le silence de l'adoration et de la relation intime avec lui ; elle est toute centrée sur sa relation avec le Seigneur⁴ :

« Une fois donc étant devant le Saint Sacrement, me trouvant un peu plus de loisir, car les occupations que l'on me donnait ne m'en laissaient guère, je me trouvai toute investie de cette divine présence, mais si fortement, que je m'oubliai de moi-même et du lieu où j'étais, et je m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. »

Remarquons que cette apparition se déroule pendant que Marguerite-Marie est en prière devant le Saint-Sacrement. Elle explique qu'elle s'abandonne à l'amour du Seigneur et à son Esprit.

« Il me fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour, et les secrets inexplicables de son sacré cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés, jusqu'alors qu'il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter, pour les effets que cette grâce produisit en moi, qui crains pourtant toujours de me tromper en tout ce que je dis se passer en moi.

L'image du repos sur la poitrine de Jésus apparaît ici, ainsi que les mots « sacré cœur ». De cette intimité naissent des propos secrets sur la force de l'amour ; le mot latin sous-jacent à ce texte est « *dilectio* », du verbe « *diligere* », utilisé dans le texte de Jean 13,23. Le mot « *dilectio* » (en grec, *agapè*) signifie un amour d'affection, à la différence du mot « *amor* » (en grec, *erôs*), qui signifie un amour passion.

« Et voici comment il me sembla la chose s'être passée : il me dit : 'Mon divin cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes nécessaires pour les retirer de

³ Traduction du texte latin de l'évangile : « *Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus* ».

⁴ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 379.

l'abîme de perdition ; et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi' ».

Dans cette phrase, on voit apparaître l'image des flammes qui sortent du cœur du Christ et symbolisent son ardente charité. Marguerite est chargée de faire connaître ce projet d'amour du Christ, malgré sa petitesse. Le Christ manifeste ici son amour pour toute l'humanité ; cet amour est inconditionnel et contraste avec les images d'un Dieu-juge qui circulaient à l'époque, sous l'influence du jansénisme.

« Après il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me fit voir comme un petit atome qui se consommait dans cette ardente fournaise, d'où⁵ le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : 'Voilà, ma Bien-aimée, un précieux gage de mon amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te consommer jusqu'au dernier moment, et dont l'ardeur ne s'éteindra, ni ne pourra trouver de rafraîchissement, que quelque peu dans la saignée, dont je marquerai tellement le sang de ma croix, qu'elle t'apportera plus d'humiliation et de souffrance que de soulagement' ».

Ici, on assiste à l'échange des cœurs entre Jésus et Marguerite-Marie. Il s'agit d'un geste de communion mutuelle. Cet affection échangée ne sera cependant pas sans souffrance, car elle est marquée aussi par la perspective de la croix du Christ et des critiques que subira Marguerite-Marie.

1.2. Le désir de communion au Christ chez Julienne de Cornillon

L'union au Christ, dans le cas de sainte Julienne, est d'abord liée à son expérience de la communion reçue au cours de la messe⁶.

« Lorsqu'elle recevait le très saint Corps du Christ, son seul bien-aimé et son seul élu, non seulement parmi des milliers, mais parmi tous ceux qui sont au ciel et sur la terre, elle était remplie d'une si grande et si abondante rosée de grâce et moëlle de dévotion que son âme fondait comme cire au feu et que son esprit défaillait en elle-même [...]. Elle sentait dans l'aliment du Corps sacré *tous les délices et la douceur de toutes les saveurs*⁷. »

On constate ici la relation personnelle de Julienne au Christ, qu'elle ressent comme « son seul bien-aimé » (« *dilectus* »), tout comme le ressentait Marguerite-Marie en reposant sur la poitrine du Christ.

« Notre vierge, après avoir reçu le Corps du Christ, voulait rester en silence au moins pendant une semaine, supportant très difficilement, ces jours-là, la visite de qui que ce soit, si ce n'est pour une grande nécessité ou pour une urgence [...]. Mais comme on n'accordait pas à Julienne le long temps de repos et de silence qu'elle désirait, elle-même cependant restait toute absorbée en esprit par celui-là seul qu'elle avait reçu et qu'elle aimait et elle vaquait à lui *comme l'épouse à l'époux*⁸ [...]. Elle s'attachait à lui en

⁵ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 380.

⁶ *Vita venerabilis Julianae*, I, 12.

⁷ Sg 16, 20.

⁸ Allusion au *Cantique des cantiques*.

union d'esprit; et changée en sentiment divin, elle ne pouvait rien sentir, ni savourer si ce n'est Dieu seul ».

La sensibilité de Julienne est de se considérer comme l'épouse du Christ qui vaque à son époux et n'apprécie pas d'être dérangée. Cela fait penser à l'échange des cœurs que nous découvrons chez Marguerite-Marie.

« Bref pour te donner une idée de la prérogative extraordinaire de la grâce par laquelle le Christ visitait sa servante lorsqu'elle recevait son Corps et son Sang, j'estime qu'il ne faut pas cacher que, bien des années avant sa mort, chaque fois qu'elle recevait le Corps du Christ (ce qu'elle désirait ardemment faire souvent à cause de son immense amour), le Christ lui révélait un nouveau secret de ses arcanes célestes. Ces secrets, elle les cachait avec une humilité si indiscreète (si l'on peut dire) qu'elle pouvait, semble-t-il, s'exclamer à juste titre avec le prophète : *'Mon secret est à moi, mon secret est à moi !'* Ces secrets, non seulement, elle les cachait aux étrangers, mais elle n'en révélait même rien à ses proches ou à ses amis chers, sauf de manière rarissime, à moins qu'enivrée spirituellement, elle ne puisse plus du tout se taire ».

Tout comme Marguerite-Marie qui, à propos de Jésus, parlait des « secrets inexplicables de son sacré cœur », Julienne reçoit la confiance de secrets dans sa rencontre avec le Christ. Ces secrets sont comparés dans le cas de Julienne aux secrets du prophète Isaïe, ce qui fait de la religieuse une prophétesse.

« C'est au point que dès ses tendres années, elle s'exerça à une très profonde humilité, de sorte qu'elle couvrait de son silence, si possible, tout ce qui pouvait lui conférer une réputation de sainteté ; cela, pour que personne ne l'estime au-delà de ce qu'elle ne s'estimait elle-même. Elle se dépréciait intérieurement, se considérant comme rien dans la chambre de son cœur et elle ne voulait pas que les gens de l'extérieur l'estiment à une autre valeur que ce qu'elle-même avait décidé ».

Tout comme Marguerite-Marie, qui vit une humiliation dans la mission qui lui est confiée par le Seigneur, Julienne vit avec humilité ses propres révélations. Elle les garde « dans la chambre de son cœur », rejoignant ici l'image du cœur, chère à Marguerite-Marie.

Aujourd'hui, nous avons tous besoin de cette union au Christ, de cette sensibilité à la présence de Jésus, que nous découvrons chez Julienne et chez Marguerite-Marie. C'est par la prière, que nous y arrivons, par la lecture de l'Écriture et par le service des pauvres. C'est pourquoi il est si important de participer à des groupes de prière, comme ceux de la Communauté de l'Emmanuel ou d'autres communautés. Il est important de sentir l'amour du Christ pour nous et pour toute l'humanité.

2.1. La sensibilité à la passion du Christ et à ses souffrances chez Marguerite-Marie

La 2^e apparition du Christ à Marguerite-Marie (1674) nous montre sa sensibilité à la passion du Christ et à ses souffrances¹⁰.

⁹ Is 24, 16.

¹⁰ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 381.

« [La grâce] dont je viens de parler au sujet de ma douleur de côté m'était renouvelée les premiers vendredis du mois en cette manière : ce sacré cœur m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur, qui se sentait d'abord embrasé d'un feu si ardent, qu'il semblait m'allait réduire en cendres, et c'était particulièrement e, ce temps-là que mon divin maître m'enseignait ce qu'il voulait de moi et me découvrait les secrets de cet aimable Cœur ».

La deuxième apparition du Christ à Marguerite-Marie se passe un vendredi, jour de la mort du Christ. Elle s'accompagne d'une douleur au côté. En même temps, le cœur du Christ apparaît comme un soleil brûlant.

« Une fois entre les autres, que le Saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée toute au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous les sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux maître, se présenta à moi, tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité, sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise ; et s'étant ouverte, me découvrit tout son aimant et tout aimable cœur, qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit toutes les merveilles inexplicables de son pur amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté, d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude et méconnaissances ».

Cette apparition se précise en présence du Saint-Sacrement : les cinq plaies du Christ apparaissent comme des soleils brillants, avec des flammes qui en sortent. Ces souffrances sont dues à l'ingratitude des humains.

« Ce¹¹ divin cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consommée ; car j'en fus toute pénétrée, et ne pouvais plus la soutenir, lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. 'Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement tu me recevras dans le Saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelques mortifications et humiliations qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour' ».

Dans cette apparition liée à la communion dans la souffrance, le Christ demande trois choses à Marguerite-Marie. La première est de communier souvent au saint sacrement. Elle rejoint ici Julienne de Cornillon et elle se positionne contre la doctrine janséniste d'Antoine Arnauld, qui dans son livre intitulé « *De la fréquente communion* » (1643), condamnait la communion fréquente et développait une doctrine rigoriste, exigeant la contrition parfaite du fidèle et sa confession avant qu'il reçoive la communion. Dans le cas de Marguerite-Marie, le Christ l'engage à communier « quelques mortifications et humiliations » qui puissent arriver, c'est-à-dire d'éventuelles critiques ou sa contrition imparfaite, appelée « attrition ». La seconde injonction est dans la ligne de la première :

« 'Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois' »

Cette communion du premier vendredi du mois confirme l'invitation à la communion fréquente et favorise la pratique de la communion, quelle que soit la disposition subjective du fidèle.

¹¹ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 382.

« 'Et toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des oliviers [...]. Tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner durant une heure avec moi la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres'. »

La troisième injonction invite Marguerite-Marie à participer spirituellement aux souffrances du Christ lors de son agonie au Jardin des Oliviers à Gethsémani. Cela implique de se lever durant la nuit du jeudi au vendredi et de se mettre en prière, pour contrecarrer le manque de foi des pécheurs. La souffrance du Christ que partage Marguerite-Marie est donc due au manque de foi et d'amour que manifeste l'humanité. On ressent la dimension missionnaire de la démarche que le Christ propose, puisqu'il s'agit de favoriser la conversion des humains.

2.2. La sensibilité à la passion du Christ et à ses souffrances chez Julienne de Cornillon

Chez Julienne de Cornillon, c'est non seulement la contemplation du corps du Christ dans l'adoration qui l'unit aux souffrances du Christ, mais plus largement le vécu de toutes les fêtes liturgiques, spécialement celles du temps pascal¹².

« Ce n'est pas notre petitesse et notre faiblesse qui expliqueront avec quel amour et quelle dévotion Julienne pratiquait les principales solennités de l'année ; [...] qui pourrait fournir les mots permettant de raconter avec quelle joie spirituelle et quel amour fervent elle prenait dans ses bras le Christ, petit enfant nouveau-né, lors de la solennité de sa nativité ? »

Ici on découvre d'abord la sensibilité de Julienne à l'incarnation du Christ. Elle prend l'enfant Jésus dans ses bras à Noël, comme le fit à la même époque saint François d'Assise, en créant la crèche de Noël.

« De même qui pourra expliquer avec des phrases cette forte douleur et ces sentiments de compassion que Julienne éprouvait en souvenir de la Passion du Christ ? [...] Ainsi au temps où l'Église chante la passion du Christ, elle était émue d'une telle compassion qu'elle pouvait à peine se contenir de douleur. Quand elle était à l'office divin, elle était toute en larmes : ainsi s'écoulait de ses propres yeux une pluie de larmes provenant du pressoir de la croix et mouillant abondamment le lieu de l'église où elle était. Et quand elle entendait qu'on entamait l'hymne *Vexilla regis prodeunt*¹³, alors se renouvelait en elle subitement la passion du Christ. Parfois elle émettait de grands cris et on devait très rapidement la porter hors de l'église. Elle fondait ensuite au souvenir de la passion, elle ne pouvait se retenir d'exhaler, au moins un peu, des cris semblables. Toutefois ceux-ci ne provenaient pas d'un mouvement de ses facultés, mais jaillissaient de son cœur affectueux en des mouvements subits ».

Le vécu de Julienne au temps liturgique de la passion suscite en elle la « compassion », mot inventé au moyen âge en écho à la passion du Christ pour montrer comment celle-ci peut résonner en nous. Cette compassion débouche chez Julienne sur des cris et des manifestations physiques. Cela fait penser aux douleurs

¹² *Vita venerabilis Julianae*, I, 18.

¹³ *L'étendard du roi s'avance* : hymne de procession composée par Venance Fortunat (530- 607 env.), utilisée comme hymne pour les vêpres pendant le temps de la Passion.

ressenties par Marguerite-Marie. Comme celle-ci, Julienne vit ces événements comme provenant « de son cœur ».

« On dit même qu'elle a souhaité de nombreuses fois endurer la mort de la croix à la place du Christ en vue de tous les vivants afin de pouvoir ainsi au moins contrebalancer à son tour un tant soit peu la charité que le Christ a montrée en mourant sur la croix [...]. Souvent elle s'étendait en esprit avec une ferveur d'affection incroyable sur la même croix que celle sur laquelle le Christ avait souffert ».

Julienne se voit prendre la place du Christ sur la croix. Ce vécu correspond à l'expérience de Marguerite-Marie, à qui le Christ demande de revivre son agonie au Jardin des Oliviers.

« Elle l'apercevait lié, flagellé, plein de crachats, harcelé d'opprobres et fixé par des clous. Elle apercevait ce *serpent de bronze*¹⁴, élevé sur le tronc de la croix au désert de cet exil, abreuvé de *myrrhe*¹⁵ et le côté transpercé par une lance¹⁶. Ces signes de la passion et de la mort du Christ furent toujours présents au cœur de Julienne [...]. Elle faisait reposer ainsi au creux de sa poitrine ces événements amers mais porteurs de salut, que notre Sauveur a daigné souffrir pour le salut du monde. Et elle confiait à sa mémoire le mémorial de la passion et de la mort du Christ. Leur mémoire avait transformé son cœur en un cœur de chair si tendre que pendant longtemps elle ne pouvait entendre personne parler de la passion du Christ ou en parler elle-même sans être aussitôt remuée par une incroyable douleur du cœur, à cause de sa compassion prodigieuse ».

Comme Marguerite-Marie, Julienne contemple le côté du Christ transpercé par une lance. Elle fait reposer « au creux de sa poitrine ces événements amers », image qui nous rapproche du cœur de Marguerite-Marie, uni au cœur du Christ. À l'approche de sa mort, cependant, elle renonce à la contemplation de l'eucharistie pour s'apprêter à voir en personne le Christ vivant¹⁷.

« Le grand jour, le jour de sa naissance perpétuelle resplendit. À cette sortie, assistèrent la vénérable abbesse de Salzennes, Dame Hymène, avec quelques moniales, ainsi que l'estimable chantre de Fosses accompagnés de quelques autres personnes, toujours en présence de la soeur Ermentrude; une petite assemblée de fidèles, en somme. À ce moment du jour et en cette heure, l'abbesse dit à sa chère mourante, ou plus exactement à celle qui approchait de la vie véritable : 'Puisque vous ne pouvez recevoir le corps du Christ à cause de votre faiblesse, faisons-le au moins amener ici et vous le présenter pour que vous vous recommandiez à lui'. Mais, elle répondit : 'Non, Madame, car ce serait de la présomption'. Elle disait cela avec cette humilité profonde qui lui était familière, considérant qu'il n'était pas juste de faire venir le Seigneur à elle, mais que c'était plutôt à elle d'aller à lui. Mais l'abbesse insista encore en disant qu'il fallait de toute manière qu'elle voie une fois seulement son Sauveur qu'elle ne verrait plus désormais en ce monde. Elle répondit : 'Il n'est pas nécessaire, Madame, de voir en cette vie présente celui que je verrai dans la vie éternelle'. Finalement, comme une des moniales disait qu'elle devait soumettre sa volonté à la volonté de l'abbesse, elle consentit à ce qu'elles fassent ce qu'elles voulaient. Alors, le chantre de Fosses, revêtu de l'aube apporta le corps du Seigneur. [...] Le chantre entra, il avait extrait le corps du Christ

¹⁴ Nb 21, 9 et Jn 3, 14.

¹⁵ Cf. Mt 15, 23.

¹⁶ Cf. Jn 19, 34.

¹⁷ *Vita venerabilis Julianae*, II, 49

de son vase sacré et le lui présentait avec révérence, en disant : 'Madame, voilà votre Sauveur qui a daigné naître et mourir pour vous. Priez-le, qu'il vous défende de vos ennemis et qu'il *soit votre guide*¹⁸.' Quant à elle, tenant les yeux fixés avec un regard pénétrant sur celui qu'on lui présentait, elle répondit : 'Amen, et pour Madame aussi!' Elle parlait, en effet, de la vénérable abbesse qui était à côté d'elle et pour laquelle elle souhaitait les mêmes biens que pour elle-même, d'un sentiment intime de son cœur. Elle ne dit plus mot, elle inclina la tête sur le lit et expira à l'instant même ».

Dans cette scène, nous assistons à la communion et à la mort de sainte Julienne. Nous remarquons l'assemblée diversifiée qui se réunit autour de son lit de mort. Cela reflète les amitiés spirituelles nombreuses qui ont marqué sa vie. Le fait qu'elle refuse d'abord de voir le Christ dans le saint sacrement manifeste sa foi dans le Christ ressuscité qu'elle va rencontrer.

« Ainsi donc, c'est un vendredi, à la neuvième heure, que cette sainte âme fut libérée de sa chair, observant ainsi le jour et l'heure à laquelle son bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, pendu sur la croix, rendit l'esprit. Ne pourrait-on penser que cela s'est passé ainsi en vertu d'une disposition mystérieuse? Vraiment, il était digne et juste que Julienne partage dans sa précieuse mort le jour et l'heure de la passion du Seigneur, elle qui avait toujours été touchée ineffablement à la mémoire de sa passion, elle qui durant ses premières années *avait porté sa croix*¹⁹, dévotement et ardemment, non par nécessité, mais par choix, elle, vierge, pour suivre le Christ, le Fils vierge de la Vierge ».

Le vendredi, jour de la mort de Julienne, la rapproche de la mort du Christ un vendredi, mais dans la foi en la résurrection de son bien-aimé (« *dilectus* »).

Cette sensibilité de Julienne et de Marguerite-Marie à la souffrance du Christ nous rend aussi sensibles aux souffrances de nos frères et sœurs. Elle nous aide à porter nos propres souffrances et à prier le Christ pour qu'il nous assiste et nous soulage. Nous pouvons mieux comprendre pourquoi nous portons souvent une petite croix au cou. Nous serons sensibles aux douleurs de l'humanité et prierons pour la paix dans le monde. Comme Marguerite Marie Alacoque, il faut imaginer la douleur du Christ devant les violences commises par les hommes et lui ouvrir la porte des cœurs par nos paroles et nos témoignages.

3.1. Promotion d'une fête liturgique : Marguerite-Marie et la fête du Sacré Cœur

La troisième apparition du Christ à Marguerite-Marie fait découvrir à celle-ci la nécessité d'une fête liturgique consacrée au Sacré Cœur de Jésus. Cela se passe dans la semaine qui suit la fête du Saint-Sacrement, célébrée le 13 juin 1675. Voici ce qu'elle écrit elle-même²⁰ :

« Étant une fois devant le saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour, et me sentis touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour ; il me dit : 'Tu ne m'en peux rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé'. Alors me découvrant son divin cœur : 'Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois

¹⁸ Dt 31, 8.

¹⁹ Lc 14, 27.

²⁰ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 414.

de la plupart que des ingratitude, par leur irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour' »

La vision que Marguerite-Marie reçoit dans la semaine qui suit la fête du Saint-Sacrement est d'abord marquée par un souci de réciprocité : elle veut rendre au Christ l'amour qu'elle reçoit de lui. La réponse du Christ est de montrer son cœur avec les paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ». Il valorise son amour pour l'humanité et dénonce les ingratitude des humains. Il regrette en particulier le mépris face au sacrement de son corps, qu'il désigne sur l'autel et qu'il appelle le « sacrement d'amour ». Dans ce contexte de mission, le Seigneur recommande à Marguerite-Marie de célébrer une fête en l'honneur de son cœur :

« C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu ».

La fête désirée par le Christ est située un vendredi, celui qui suit l'octave de la fête du Saint-Sacrement, c'est-à-dire huit jours après cette fête. Ce vendredi est l'occasion de communier à son corps sacramentel et d'honorer son cœur. Le sentiment qui accompagne cette communion est celui de la réparation des mépris que le Christ subit dans le monde. Cette conscience des noirceurs du monde est évoquée par le fait que le vendredi qui suit l'octave de la fête du Saint-Sacrement tombe 68 jours après Pâques, soit deux lunaisons et demie après la pleine lune de Pâques. Ce vendredi est le jour d'une nuit sans lune ou presque sans lune, symbole de ténèbre qui va être vaincue par la lumière des nuits suivantes. Entre-temps, il n'est pas facile pour Marguerite-Marie de promouvoir cette fête²¹ :

« Mais je ne trouvais encore point de moyen de faire éclore la dévotion du sacré Cœur, qui était tout ce que je respirais. Voici la première occasion que sa bonté m'en fournit. C'est que sainte Marguerite s'étant trouvée un vendredi, je priai nos sœurs novices, dont j'avais le soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre en faveur de ma fête elles les fissent au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ . Ce qu'elles firent de bon cœur, en faisant un petit autel sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin cœur nous suggéra. Ce qui m'attira, et à elles aussi, beaucoup d'humiliations et de mortifications, d'autant que l'on m'accusait de vouloir introduire une dévotion nouvelle ».

Marguerite cherche donc une occasion de valoriser cette dévotion. Elle trouve ce qui est à sa disposition : une dévotion autour d'une image réalisée par ses novices. Il s'agit peut-être de la représentation du cœur du Christ entouré de la couronne d'épines. Plus tard, les représentations seront plus réalistes et placeront ce cœur sur le cœur de Jésus, qui se tient debout. Ce type de célébration se tient grâce à la caution apportée par le Père Claude de la Colombière, en cette année 1675. La première chapelle dédiée au Sacré Cœur sera construite dans le jardin des visitandines en 1688. Ainsi la dévotion au Sacré Cœur acquiert progressivement une dimension publique.

²¹ *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 415.

3.2. Promotion d'une fête liturgique : Julienne et la fête du Sainte- Sacrement

Dans le cas de Julienne de Cornillon, le signe qui se manifesta à elle pour qu'elle promeuve une fête fut celui de la lune à laquelle il manquait une fraction. Voici ce qu'en dit l'auteur de sa *Vita*²² :

« Au temps de sa jeunesse, chaque fois que la vierge du Christ, Julienne, vaquait à la prière, un signe lui apparaissait, grand et étonnant. Lui apparaissait, dis-je, la lune dans sa splendeur, mais avec une toute petite fraction de son corps sphérique : comme elle apercevait cela depuis longtemps, elle s'étonnait beaucoup, ignorant ce que cela présageait. Elle ne pouvait assez s'étonner de ce fait, car, chaque fois qu'elle était en prière, ce signe se présentait incessamment à son regard. Comme elle s'efforçait de toutes ses forces de l'écarter, — ce qu'elle voulait mais ce à quoi elle ne parvenait pas —, elle commença à être terriblement tourmentée de crainte et d'effroi à cause de cela et à estimer qu'elle était l'objet de tentation ».

Pour Julienne, l'apparition de la lune « avec une fraction de son corps sphérique » est récurrente et obsédante depuis sa jeunesse. Cela devait se passer aux environs de 1210, lorsqu'elle avait environ 18 ans. Elle n'en parlera que vingt ans plus tard. Elle se demande ce que signifie cette vision. Cela signifie que celle-ci prend une grande place dans sa vie intérieure.

« Elle priait le Seigneur et le faisait prier à son intention par des personnes fidèles pour qu'il daigne l'arracher à une certaine tentation dont elle disait souffrir. Mais comme aucun effort, aucune prière ni personnelle ni offerte par d'autres fidèles ne pouvait éloigner d'elle ce signe importun, elle finit un jour par penser qu'elle ne devait peut-être pas tant travailler à écarter ce signe qu'à y chercher quelque chose de mystique. Elle s'engagea donc à prier le Seigneur en toute dévotion pour qu'il ne dédaigne pas lui révéler le mystère de cette signification, si ce qu'elle voyait signifiait quelque chose ».

La seconde étape que vit Julienne, après l'étonnement et la gêne, est celui de l'acceptation de sa vision et de la recherche d'un sens spirituel à ce phénomène. Elle demande dans la prière que le Seigneur lui révèle « le mystère » de ce signe.

« Alors le Christ lui révéla que la lune figurait l'Église présente mais que la fraction de la lune figurait l'absence dans l'Église d'une solennité qu'il voulait désormais voir célébrer par ses fidèles sur la terre ».

La révélation reçue par Julienne lui fait comprendre que la lune représente l'Église. En ce sens, on pourrait comprendre que la lumière de la lune reflète celle du soleil, comme la lumière de l'Église reflète celle du Christ. L'autre élément est qu'il manque une fraction à la lune. Cela signifie qu'il manque une fête. Mais le mot « fractio » renvoie à la « fraction du pain » durant l'eucharistie. Donc la lune à laquelle il manque une fraction est aussi une image de l'hostie qui est fractionnée durant la célébration de l'eucharistie. La fête manquant à l'Église sera en effet une fête de l'eucharistie. Les motifs de cette fête sont ensuite allégués :

« Sa volonté, en effet, était que, pour l'augmentation de la foi, qui devait s'affaiblir à la fin du siècle, et pour le progrès et la grâce des élus, l'institution du Sacrement de son

²² *Vita venerabilis Julianae*, II, 6

Corps et de son Sang fût célébrée *une fois par an plus solennellement et plus spécialement que lors de la Cène du Seigneur, quand l'Eglise est généralement occupée au lavement des pieds et à la mémoire de sa passion*²³. En cette même solennité, il faudrait *réparer avec diligence ce qui a été omis au sujet de la mémoire de ce sacrement soit par négligence soit les autres jours habituels, où la dévotion est moindre*²⁴ ».

Le motif de la fête est le progrès de la foi des élus en une période d'affaiblissement de ce la foi. Le contenu de la fête concerne l'humanité du Christ, par la mémoire de l'institution du Sacrement de son Corps et de son Sang. Ici, on rejoint la vision de Marguerite-Marie, qui voulait une fête pour le cœur du Christ. Comme pour Marguerite-Marie, il s'agit de réparer les négligences des hommes dans la pratique du sacrement du corps du Christ. La *Vita* reprend ici les mots du décret du cardinal Hugues de Saint-Cher pour établir la fête dans le territoire de sa légation, qui couvrait toute la Germanie. Dans ce décret, Hugues de Saint-Cher, suivant en cela le décret de l'évêque Robert de Thourotte de 1246, place la fête au jeudi après la fête de la Trinité. Comme celle-ci se situe 56 jours après Pâques, soit deux lunaisons, elle tombe aussi un jour de pleine lune. La fête du Saint-Sacrement se situant quatre jour après la Trinité tombe un jour où il manque une fraction à la lune. Donc la lune dans le ciel de la fête du Saint-Sacrement est aussi le signe de l'hostie à laquelle il manque une fraction.

« Comme le Christ avait fait cette révélation à sa vierge, il lui enjoignit de mettre elle-même sur pied cette solennité et d'annoncer aussitôt au monde qu'elle devait avoir lieu. Mais Julienne pesa et évalua la sublimité de cette affaire ainsi que son humilité et sa fragilité : elle fut frappée de stupeur au-delà de ce que l'on peut dire, et répondit qu'elle ne pouvait faire ce qui lui était demandé. Cependant chaque fois qu'elle vaquait à la prière, le Christ l'exhortait à assumer l'affaire demandée, car il l'avait choisie à cet effet de préférence à tous les mortels ».

Face à la promotion de pareille fête, Julienne reçoit la révélation que c'est elle qui doit s'y atteler. C'est ici le rôle particulier assumé par une femme qui est mis en valeur et qui est attesté par le Christ dans sa réponse à la prière de Julienne. Chez Marguerite-Marie, on voit aussi ce rôle de promotion assuré par une femme et par ses consœurs.

« Mais elle répondait toujours : 'Seigneur, renvoie-moi : ce que tu me demandes, demande-le plutôt à de grands clercs, qui resplendissent de la lumière de la connaissance, qui sauront et pourront promouvoir une telle affaire. En effet, comment y arriverais-je? *Je ne suis pas digne, Seigneur*²⁵, d'annoncer au monde une chose si ardue et si élevée et je ne saurais ni ne pourrais tant soit peu l'accomplir'. Il lui fut répondu qu'il fallait que cette solennité soit à tout prix mise sur pied par ses soins et qu'elle soit promue dorénavant par des personnes humbles. Un jour, comme elle continuait à prier, suppliant de toutes ses forces le Seigneur qu'il choisisse une autre personne pour cette œuvre, elle entendit une voix disant : '*Je te rends gloire Père, Seigneur du ciel et de la terre parce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents de ce monde et que tu les a révélées aux tout petits*²⁶.' Mais elle ne se tranquillisa pas immédiatement et répondit : 'Éveille-toi, Seigneur, et éveille de grands clercs et *laisse-moi m'en aller en paix*²⁷, moi, ta minuscule créature.' Une seconde fois une voix lui dit : '*Il a mis dans ma bouche un*

²³ Cf. II, 15, *Décret* de Hugues de St-Cher, 1252.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Cf. Mt 8, 8.

²⁶ Lc 10, 21.

²⁷ Lc 2, 29.

cantique nouveau, un chant pour notre Dieu²⁸. Je n'ai pas caché ta justice en mon cœur, j'ai dit ta vérité et ton salut. Je n'ai pas caché ta miséricorde et ta vérité devant l'assemblée nombreuse²⁹ »

La petitesse et l'indignité supposée de Julienne sont contredites par la révélation du Christ. Comme elle se présente avec humilité, le Seigneur la justifie avec les paroles de l'évangile sur la valeur des petits et des humbles. Ainsi Julienne ne sera pas accusée d'autopromotion. Ceci nous fait penser à Marguerite-Marie Alacoque, qui se voit comme un atome minuscule dans le cœur de Jésus. De même que Marguerite-Marie est aidée par le P. Claude de la Colombière, Julienne sera aidée dans la promotion de la fête du Saint-Sacrement par son amie Ève de Saint-Martin, par le chanoine Jean de Lausanne, par les dominicains de Liège, par l'évêque Robert de Thourotte, par le cardinal Hugues de Saint-Cher et par l'archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon de Troyes, futur Urbain IV. Ainsi la fête pourra-t-elle être officialisée dans l'Église en 1264.

Deux femmes, deux fêtes dédiées au Christ. La première, dans son corps et son sang ; la seconde, dans son sacré cœur. On note que les trois grandes apparitions dont bénéficie Marguerite-Marie ont eu lieu alors qu'elle était en adoration devant le Saint-Sacrement, présent dans le tabernacle, ou parfois exposé sur l'autel, dans le cadre de la fête promue par Julienne.

Conclusion

Nous découvrons comment ces fêtes liturgiques sont centrées sur le mystère pascal du Christ. Elles rendent actuelle la Pâque du Christ. La Fête-Dieu ou Fête du Saint-Sacrement, c'est la résurrection du Christ qui fait irruption dans ma vie grâce à la communion à son corps. Elle m'entraîne à l'adoration pour prolonger dans la contemplation ce que j'ai vécu dans la communion.

La fête du Sacré Cœur et la dévotion au Sacré Cœur nous unissent à la souffrance du Christ et à sa conscience qu'il sauve le monde par le don de sa vie. Elle comporte une portée missionnaire, centrée sur le salut de toute l'humanité. Elle implique le don de soi volontaire du Christ et elle nous invite à y participer dans nos propres vies. Écoutons sa voix et suivons-le sur ce chemin de souffrance et de résurrection !

²⁸ Ps 39, 4.

²⁹ Ps 39, 11.